

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 32

Artikel: Ve lettre sur l'Exposition de Lausanne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de Joux chaque veille de Noël avec une escorte montée sur des sangliers dont la queue sert de bride.

La *Vuivre* est un grand serpent ailé, avec une couronne d'or, et pour œil un diamant lumineux. — C'est ce monstre qui a inspiré à notre collaborateur, M. Favrat, son joli conte patois : *lo menon dé la dama dé Mathou*.

Outre cette bizarre mythologie, la superstition a encore ses sorciers. En communication directe avec les puissances infernales, ils inspirent beaucoup plus de craintes que celles-ci. Malheur à qui les offense ! innombrables sont leurs moyens de vous atteindre. D'ailleurs, on a besoin de l'un pour réparer le mal que l'autre a fait, pour détruire les sorts jetés sur le bétail, pour désensorceler une étable en y découvrant les paquets de simples qui l'empoisonnent, pour chasser les fantômes, etc., etc.

D'après ces mêmes croyances, si quelqu'un a remué la limite de son champ, il devient après sa mort un *Porta-boëna*. — Des grains de blé jetés sur la tête d'une épouse par une vieille femme, qui reçoit pour cet office le nom de la *Bernada*, assurent l'abondance dans la maison et la fécondité. — Voir fleurir la fougère à minuit fait trouver un trésor dans l'année. — La femme qui n'achève pas son ouvrage pour Noël, notamment sa quenouille, sera visitée dans son sommeil par la Teauce-villhe, qui la foulera aux pieds.

C'est aussi pendant la nuit de Noël qu'on entend les ruches d'abeilles célébrer par un cantique merveilleux la naissance du Sauveur.

Nous nous bornerons à ces quelques traits de nos croyances superstitieuses pour revenir à ce qui fait l'objet principal de notre petite étude historique.

L. M.

V^e lettre sur l'Exposition de peinture de Lausanne.

Monsieur le rédacteur,

Le caractère principal de toute œuvre *artistique*, c'est l'unité. Notez que je souligne *artistique*. Ma pensée nécessite une explication plus claire.

Quelle différence y a-t-il entre un tableau et une belle photographie, par exemple ?

La différence, la voici. C'est que la photographie est le produit d'une machine, et le tableau, l'œuvre du génie humain. L'âme a passé par là.

Pour qu'un tableau soit bon, pour qu'une œuvre puisse être qualifiée d'*artistique* dans toute l'étendue du mot, il faut donc qu'elle soit le reflet de la pensée d'un homme. Or, cet homme étant un, la pensée est également une, et l'œuvre porte l'empreinte de cette unité.

La règle que je pose est sans exception. Beaucoup de peintres ne paraissent guères s'en soucier. Pour composer un paysage, ils vont prendre un arbre ici, une cascade là, une mare plus loin ; et quand ces diverses parties de l'œuvre sont assez bien réussies, ils s'imaginent avoir fait un excellent tableau. Ils se trompent ; ils ont photographié.

Ils diront sans doute à la lecture de ces lignes : Quel pathos ! Qu'il y ait unité ou non dans un tableau, le public est-il capable de s'en apercevoir ?

Oui, messieurs, et très bien. Il passe avec indifférence devant les tableaux où cette unité n'existe pas et s'arrête devant ceux où elle règne. Ces derniers seulement ont pour lui une valeur artistique ; les autres attestent une main habile et une grande entente du métier ; mais ce ne sont pas des œuvres d'art.

Et le public juge ainsi instinctivement, sans se rendre compte de son impression, cela va sans dire. L'âme attire l'âme.

Pourquoi les spectateurs stationnent-ils volontiers devant le tableau de M. Anker, malgré ses imperfections de détail ? parce qu'une seule pensée règne dans cette toile, qu'elle a été conçue d'un seul jet.

Un tableau n'est pas composé ; c'est une œuvre simple.

Vous avez raison, nous dira-t-on, pour la peinture historique ou la peinture de genre. Mais le paysage n'est que la reproduction de la nature, et là cette unité ne saurait exister, car la nature n'est pas une ; ici elle nous présente des sommités neigeuses, ailleurs de vastes pâturages, en d'autres endroits un vignoble d'une teinte différente encore, etc., etc.

Etes-vous bien sûrs que la nature ne soit pas une ? vous seriez fort embarrassés de le démontrer. Montez sur quelque colline d'où l'on jouit d'une belle vue, au Signal par exemple ; y a-t-il dualité dans le spectacle que vous avez sous les yeux ? tous les éléments s'y trouvent, mais ils sont combinés par une sage harmonie en vue de produire un effet.

C'est que le monde est l'œuvre de l'intelligence divine, dont le génie humain est la plus fidèle image. Et l'art n'est autre chose qu'une étincelle de cette intelligence divine, tombée dans une âme d'homme.

Ainsi donc, pour résumer ce que nous avons dit, un tableau est une synthèse ; il existe tout entier dans le cerveau de l'artiste avant d'être sur la toile. On peut procéder autrement, mais aux dépens de l'art qu'on exerce ; on peut être copiste excellent, coloriste judicieux, dessinateur adroit ; c'est du métier cela ; ce sont des procédés qui ne sont que les accessoires de l'art, dont la sphère est infiniment plus haute, car elle touche au trône de Dieu.

Agréez, etc.

Maria.

Mémoires d'une jeune fille.

V

Enfin, le monsieur aux lunettes, à la barbe et au porte-crayon, fit un signe à l'huissier, qui prit ma petite robe et l'ékala en grognant pour la taxer. Ma mère se pencha à mon oreille et me pria de lui chercher un peu d'eau fraîche, car elle se sentait évanouir. Je me hâtai. A mon retour, je trouvai le monsieur occupé, cette fois, de ma mère. Il lui dit qu'elle avait à quitter immédiatement la maison, elle et son enfant. Ce peu de mots furent prononcés avec une sécheresse et une indifférence qui me firent soupçonner que le monsieur avait le gosier tapissé de poussière du greffe. Ma mère ne répondit rien. Elle but, à grand'peine, l'eau que je lui avais apportée et que les sanglots l'empêchaient d'avaler. A peine eut-elle bu que le juge lui prit des mains le vase